

## I

# Jax

**D**e retour à l'hôtel, dans ma suite, je me tiens sous la douche, et les jets d'eau chaude massent mes muscles endoloris par ma séance à la salle. J'ai eu du mal à y retourner. J'avais interrompu mon entraînement pendant deux semaines, mais c'est comme si cela faisait une année entière et mon corps me l'a fait durement payer. Il est bien possible, cependant, qu'il se révolte également pour d'autres raisons que ces vacances forcées.

Il faut avouer que, depuis quelques mois, je le malmène. Ma vie de famille s'est transformée en véritable cirque. Pour lui échapper, je passe la moitié de mon temps à me cacher des journalistes, et l'autre à boire comme un trou, cherchant l'oubli. Ce sont les reporters qui m'ont fait craquer. Ces salopards ne lâchent jamais : ils font même mine de courir comme moi jusqu'au cimetière d'Arlington pour me bondir dessus sans prévenir et me mitrailler. Plus je suis fou de rage, plus ils ont de chances d'obtenir un bon paquet avec mes photos.

J'ai changé deux fois d'hôtel en deux semaines, mais ces rats me retrouvent en moins de vingt-quatre heures. Pour eux, je ne suis qu'un beau morceau de gruyère : je n'ai même pas défait mes valises qu'ils me reniflent déjà. Car les habitants de Washington me connaissent et savent qui est mon père. Il suffit de glisser cent dollars au portier,

et les charognards n'ont plus qu'à se présenter devant ma porte – sous prétexte de faire le ménage, par exemple. Si je peux atteindre l'aéroport demain sans me faire repérer, j'aurai peut-être enfin la paix : je pars pour New York, et, là-bas, tout le monde se fiche de ce que je suis. Tout va plus vite – les nouvelles et les photos publiées il y a deux semaines à la une du *New York Times* et du *Wall Street Journal* sont oubliées depuis longtemps. Enfin, j'espère.

En sortant de ma douche, je me sèche et je commets l'erreur d'allumer l'écran plat de la salle de bains, pensant tomber sur l'actualité de la Bourse. Après avoir essuyé la buée sur le miroir pour voir le reflet de la télévision, j'aperçois soudain le visage de mon cher père. Incapable de supporter la vision de sa face pathétique et servile, j'éteins aussitôt pour m'épargner la honte d'entendre un énième discours. À mon avis, il charge un quelconque jeune diplômé de Harvard de réaliser des études sur ce qui pourrait sauver sa carrière mal en point, puis de rédiger ses allocutions en conséquence.

Il se trouve que mon père, le distingué sénateur Preston Knight, autrefois irréprochable pilier de la communauté, est en réalité tout l'opposé de ce qu'il prêche. Cet homme, que j'ai admiré toute ma vie, qui travaillait si dur et incarnait pour moi l'honnêteté même, cet homme donc, est un imposteur. Un charlatan, un menteur. L'inverse de tout ce qu'il était censé représenter.

J'étais ébloui par le personnage qu'il jouait, à tel point que je ne voyais pas ce qui se déroulait sous mes propres yeux. Je trouvais des excuses à tout ce qui se passait depuis dix ans – les nuits où il découchait, ses petites stagiaires un peu trop complices, ou même les effluves de parfum sur son costume de la veille, alors qu'il rentrait discrètement par la porte arrière au petit matin. Je me disais que tout le monde avait besoin de l'approcher, de se tenir auprès du sénateur

irréprochable et dévot. En réalité, c'était lui qui avait besoin de se rapprocher de tout le monde. Ou, plus précisément, de toutes les femmes.

Valeurs chrétiennes – tu parles ! Il y a six mois, j'ai découvert que j'avais un frère. Il a à peine quelques semaines de moins que moi. L'enfant de l'amour, ou plutôt du péché. Que monsieur le sénateur a conçu avec une junkie strip-teaseuse. Et le mieux, c'est que mon demi-frère est une star du *free-fight*, qui vient de remporter le championnat des poids moyens, un titre dont je rêvais quand j'étais gosse. Seulement, mon noble père me rappelait sans cesse que boxer, ce n'était pas une carrière respectable. Comble de l'ironie...

Malheureusement, ce n'est pas tout. Quand l'infidélité de mon père a été révélée au grand jour, une véritable nuée de femmes ont tout de suite dévoilé leurs propres histoires. Les aventures torrides. Les saloperies qui le faisaient fantasmer – des trucs qu'aucun enfant ne devrait jamais savoir sur son père, quel que soit son âge. Le pire, c'était qu'une fois lassé, il se débarrassait de ces femmes comme s'il s'agissait de mouchoirs en papier, brandissant son pouvoir et son influence pour les menacer et les soumettre. Menteur, tricheur et, en plus, pervers et agresseur.

Et moi, je lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Quelle chance !

Mon portable se met à sonner, et un certain nom s'affiche. Après avoir enroulé une serviette autour de ma taille, je me force à répondre, employant mon ton le plus sec.

— Oui, maman.

— Jackson ! Où es-tu ?

Elle n'a rien fait de mal, mais je ne peux pas m'en empêcher, je lui en veux. Pourquoi se tient-elle encore à ses côtés ?

— Tout va bien. Je pars en déplacement.

Je fais exprès de ne pas lui dire où je vais. Elle risquerait de le rapporter à son mari.

— Ton père et moi, on se fait un sang d'encre !

À cette simple mention de mon cher paternel, la tension que la douche avait effacée reflue aussitôt dans tout mon corps.

— Il aurait peut-être dû y penser avant de se taper la moitié des femmes entre Washington et la Californie.

— Tu es injuste, Jackson.

Ah ! vraiment ? Moi qui trouvais au contraire que j'étais bien trop gentil. C'est par respect pour elle que je mets un frein à mes véritables émotions.

— Écoute, il faut que j'y aille.

— Quand est-ce que tu reviens ?

— Je ne sais pas.

Pendant un instant, maman reste silencieuse et, l'espace d'une seconde, je me demande si elle a enfin compris qu'il ne s'agissait pas que de papa, mais de nous deux aussi. Cette femme a passé toute sa vie à s'inquiéter de la carrière de son mari, de sa réputation, de son succès à lui. Parfois, j'ai le sentiment qu'elle s'est perdue en chemin.

— Ton père a besoin de nous, Jackson. Il a besoin de notre soutien, maintenant plus que jamais.

Puis elle marque une pause avant d'asséner le coup fatal :

— Il est crucial que les médias démontrent que nous lui pardonnons, toi et moi. C'est indispensable pour que le reste du monde passe l'éponge.

— Au revoir, maman.

Sans lui donner la moindre possibilité de poursuivre, je coupe la communication et, d'un geste négligent, je repose le portable sur ma table de nuit.

Submergé de pitié plus que de colère, je fais mes valises et, sans m'habiller ni retirer le dessus-de-lit, je me couche. Demain, je tourne la page et j'avance. En suivant mes

propres règles et les objectifs que moi, je me suis fixés. Sans un regard en arrière pour la vie que je pensais désirer. Parce que je ne l'ai jamais réellement souhaitée. C'est lui qui m'avait convaincu du contraire. Et vous savez quoi ? Je l'emmerde !

\*\*\*

Pour la première fois depuis des semaines, j'ai dormi comme un bébé. En plus, mon vol était en avance. J'ai hâte de découvrir la salle de sports. Sur le chemin, je passe quelques appels et je fais le point avec mon bras droit, Brady Carlson. J'ai vraiment de la chance de l'avoir à mes côtés. En plus d'être mon directeur administratif et financier, c'est mon plus vieil ami. Pourtant florissante, ma société d'investissement traverse une crise, et Brady gère tout de main de maître. Les journalistes campent devant notre immeuble, et les clients angoissés appellent à longueur de temps. Ils ont besoin qu'on les rassure, qu'on leur promette que la mauvaise publicité qui entoure ma famille ne va pas les affecter. Il semblerait que le bordel provoqué par mon père ait déteint sur mes propres affaires. À l'autre bout de la ligne, Brady semble tendu. Il n'a pas dû dormir depuis une semaine. Cette année encore, il méritera largement sa prime à six chiffres.

Il me débite la liste des clients qui nous ont retiré leurs affaires cette semaine. Il a plus peur que moi (très franchement, si la société s'effondrait, je n'en aurais rien à faire). Sauf qu'il y a des gens qui dépendent de moi pour vivre. Alors, je fais de mon mieux pour rassurer Brady, ce qui s'avère assez compliqué, car je ne sais même pas si je crois à mes propres paroles.

À New York, il est facile de se fondre dans cette foule, ce flot frénétique de piétons qui naviguent en tous sens, prenant soin d'éviter tout contact visuel. Après ce que j'ai

subi à Washington, c'est parfait. Et j'aime bien mieux me déplacer à pied que de me faire conduire dans une limousine aux vitres teintées comme j'ai dû le faire ces temps-ci.

Lorsque je pénètre dans la salle, c'est un pousseur de fonte qui tient l'accueil. Il lève un regard anxieux, et c'est tout juste s'il ne grogne pas en m'apercevant. Manifestement, ce n'est pas moi qu'il attendait.

Je m'avance, mais il a déjà baissé la tête et m'ignore au lieu de m'accueillir. Pourtant, je suis bien là, sous son nez. Question sens du contact, peut mieux faire...

— J'ai rendez-vous avec un entraîneur du nom de Marco. Vous pourriez m'indiquer où le trouver ?

Monsieur Muscles esquisse un mouvement de tête vers le fond de la salle sans lever les yeux. Bienvenue à New York.

\*\*\*

Marco est le cousin de mon entraîneur de Washington. Je ne l'avais jamais rencontré, mais je l'aurais reconnu n'importe où. Lui et son cousin Mario se ressemblent comme deux gouttes d'eau, malgré les fils argentés qui ont commencé à illuminer sa crinière épaisse et noire comme du cirage. Il la porte gominée en arrière, dans un style qui me rappelle la série *Les Soprano*. Peu de jeunes pourraient s'en tirer sans avoir l'air d'être déguisés et, pourtant, ce style lui va comme un gant. Nous nous entraînons pendant près de trois heures, et, à la fin, je note que chaque cheveu est en place.

— Tu es à New York pendant combien de temps ? me demande Marco alors que je sors du vestiaire, les cheveux encore humides après une longue douche. Mario m'a dit que je pourrais te chercher des combats si tu veux.

Je ne peux pas m'empêcher de rire, mais Marco ne peut pas comprendre. Son cousin essaie de me faire monter sur

le ring pour de vrais combats depuis des années. En huit ans d'entraînement, il n'a jamais manqué de conclure nos séances en me posant la question : « Je t'inscris ? Tu es prêt, tu sais ! »

Je boxe depuis que je suis tout môme. Les entraîneurs me disent que je suis assez bon pour tenter ma chance dans l'octogone, mais je ne l'ai jamais sérieusement envisagé. On attendait de moi que je fasse quelque chose de plus sérieux, comme métier. « Tu es tout de même un Knight », disait mon père à tout bout de champ.

Je réponds à Marco :

— Je ne sais pas encore quand je repars...

Je m'interromps et, pour la première fois depuis mes rêves d'enfant, je me donne la permission de réfléchir à la chose : monter sur le ring pour me battre. Passer pro, ça ne faisait pas partie de mon programme, mais c'est ça, l'avantage de se faire son propre parcours sans se sentir obligé de devoir des comptes à qui que ce soit. Mes plans peuvent changer, parce que ce sont les miens et ceux de personne d'autre.

— Tu sais quoi, Marco ? Je vais y penser.

Pour la première fois de ma vie, je crois bien que je vais le faire.

Marco hoche la tête.

— C'est toi qui vois... En tout cas, passe à l'accueil et fais-toi inscrire sur mon planning pour le reste de la semaine.

Jetant mon sac en bandoulière, je lui adresse un signe du menton avant de saluer mes partenaires de *sparring* d'un geste de la main. Puis je me dirige vers l'accueil, pensant y retrouver monsieur Sourire. Mais la vue est bien meilleure : assise derrière le long comptoir, une très belle jeune femme est complètement absorbée par ce qu'elle fait. Alors que le débile de ce matin m'avait ignoré de manière délibérée, elle

n'a aucune idée que je me tiens devant elle. Je ne peux pas m'empêcher de sourire en voyant son gros crayon gris se déplacer à toute vitesse sur sa feuille à dessin. Ses petites mains sont couvertes de poussière de fusain. Un sourire léger flotte sur ses lèvres, et je vois bien qu'elle est ailleurs, qu'elle s'est échappée dans un bel endroit. Je reste planté là, les yeux rivés sur elle, tandis qu'elle lève la tête pour examiner son croquis et que son sourire s'élargit de plus en plus. Elle apprécie ce qu'elle voit – presque autant que moi.

Elle a relevé une partie de ses longs cheveux blonds ondulés en chignon désordonné, tandis que le reste de sa chevelure encadre son beau visage au teint de porcelaine. Je lutte contre l'envie de me pencher plus près pour déterminer la teinte exacte de ses grands yeux bleu vert. Il n'y a trace d'aucun maquillage sur sa peau de pêche, alors que la plupart des femmes, même aussi belles qu'elle, sont convaincues – à tort – que ces artifices subliment leur beauté. D'épais cils noirs soulignent la forme en amande de son regard intelligent. Elle a une jolie bouche rose et pulpeuse, et se mord la lèvre inférieure en se concentrant pour étudier son dessin. À couper le souffle. J'hésite à l'interrompre...

Après un temps, je commence à me sentir coupable de la dévorer des yeux et je l'interpelle :

— Bonjour...

Elle relève la tête, et son regard remonte lentement vers le mien. Perdue dans ses pensées pendant quelques secondes, elle ne me voit toujours pas. Puis elle revient à elle et découvre un inconnu devant elle. Nos regards se fixent, elle entrouvre la bouche et, sous le choc, elle tombe de sa chaise !

## Lily

Je suis en retard et je sais parfaitement ce qui va arriver. Caden va devenir hystérique. Pas parce qu'il sera obligé de me remplacer à l'accueil pendant une petite heure, mais parce que, dans sa tête malade, la seule raison qui pourrait expliquer que j'aie cinquante minutes de retard un vendredi matin, c'est que j'aie couché avec quelqu'un. Peu importe qui. Le serveur du restaurant où nous avons dîné, le type qui, poliment et en toute innocence, m'a tenu la porte du café, ou peut-être même l'employé de banque, quand j'ai mis trop de temps à faire un dépôt l'autre jour.

Je ne sais plus exactement quand sa jalousie possessive a commencé. Elle a peut-être toujours été là, mais j'étais trop désemparée pour la voir. Quand j'ai fini par ouvrir les yeux, les accusations constantes faisaient partie de notre quotidien. Évidemment, le fait que je sois propriétaire d'une salle de sports n'arrange rien – c'est un endroit rempli à craquer de mâles dans toute leur splendeur, bourrés de testostérone. C'est également là que Caden passe le plus clair de son temps à s'entraîner pour son prochain combat d'arts martiaux mixtes, l'Open de MMA.

Ralley's Gyms est une structure fondée par mon père et son associé Joe Ralley, l'oncle de Caden. Passionnés de sports de combat, les deux hommes étaient meilleurs amis depuis leur enfance. Mon père s'est fait un nom en

tant que boxeur, et Joe, en tant qu'entraîneur. Il y a quinze ans, mon père, alias le Saint, a pris sa retraite. Il détenait alors le titre du champion poids moyens de l'US Boxing Conference. Décidant de capitaliser sur la célébrité de l'un et le talent de coach de l'autre, les deux amis se sont mis en tête de créer une salle qui soit dédiée aux arts martiaux mixtes. À l'époque, le MMA commençait tout juste à gagner en popularité à l'échelle national, et il existait peu d'endroits qui se consacraient à l'entraînement de combattants ayant l'intention de passer professionnels. Tandis que le sport prenait de l'ampleur, le succès de la salle du duo dynamique décollait : cette salle fut rapidement suivie d'une seconde, puis de quatre, et, en trois ans seulement, ils en avaient monté seize. Aujourd'hui, la gamme Ralley's domine le marché de la côte est et comporte soixante-deux centres.

Craignant le pire, je jette un œil par la porte en verre... et je souffle, soulagée. Il n'est pas là, assis à ronger son frein et à attendre que je passe le seuil pour me soumettre à un interrogatoire en règle. Mais alors que je fais de mon mieux pour ouvrir sans faire de bruit, les satanées clochettes fixées en haut de la porte se mettent à tinter. Merde. Il faudrait vraiment que je m'en débarrasse.

Je n'ai pas encore retiré ma veste que Caden me fonce dessus.

— Tu étais où ?

— Je ne me suis pas réveillée. Merci de m'avoir remplacée, et désolée.

Avec un sourire hésitant et forcé, je hausse les épaules en essayant d'avoir l'air détendu, et j'attrape le tas de courrier posé sur le comptoir.

— Ton téléphone ne t'a pas réveillée ? Je t'ai appelée ! J'imagine que tu étais trop occupée pour répondre !

siffle-t-il avec sarcasme, fou furieux à l'idée que j'aie pu être « occupée ».

Je fouille aussitôt mon sac à main pour en sortir mon téléphone et, en consultant l'écran, je vois que j'ai manqué onze appels. Tous de lui. L'heure des appels indique son impatience grandissante. Les premiers étaient espacés de cinq minutes. Pour les derniers, il n'attendait même pas une minute avant de recommencer.

— Je suis désolée. J'ai dû oublier de remettre le son hier soir. Je suis allée en cours et, après, je me suis endormie direct.

— « Désolée, désolée », tu n'as que ce mot à la bouche, ce matin !

Je n'ai pas du tout envie de subir une scène. Une de plus. Je lui parle à voix basse :

— Arrête ça, s'il te plaît, Caden. Je suis simplement allée en cours, et ensuite, je suis rentrée. Je n'ai pas entendu mon téléphone sonner, et je n'ai pas entendu tes appels. J'étais en silencieux. Alors, n'en fais pas une montagne.

Je m'arrête un instant pour bien choisir mes mots :

— Et, Caden... tu dois absolument arrêter de te comporter comme si on était encore ensemble.

Je ne veux pas lui faire de mal, mais, visiblement, la subtilité ne fonctionne pas avec lui. Il n'a plus aucun droit sur moi ; je n'ai pas à me justifier vis-à-vis de lui. Je sais qu'il est angoissé par son combat ; alors, j'ai fait attention. De toute évidence, la tactique n'est pas la bonne.

À l'autre bout de la salle, Pete, le partenaire d'entraînement de Caden, lance un sifflet impatient. Caden semble déchiré entre le besoin de poursuivre son interrogatoire et celui de reprendre son travail. Heureusement pour moi, Pete l'appelle d'une voix forte, ce qui l'aide à prendre sa décision et me sauve. Temporairement du moins.

— Cette conversation n'est pas terminée ! m'avertit Caden en pointant un doigt furieux sur moi avant de s'éloigner.

Pour moi, cependant, elle est bel et bien finie.

\*\*\*

Malgré mon retard, je parviens à terminer mon travail en début d'après-midi. Caden n'est sans doute pas l'homme qu'il me fallait, mais depuis neuf mois, il a vraiment fait énormément pour me faciliter la tâche. Après la crise cardiaque de mon père, j'étais littéralement effondrée et absolument incapable d'assurer la supervision des soixante-deux salles, qui sont gérées indépendamment. L'oncle de Caden est un homme formidable. Mais le côté administratif de l'affaire, c'était jusque là l'affaire de papa. Pour Joe, la comptabilité se résume à jeter des reçus et des facturettes dans une boîte à chaussures. Oui, oui, une boîte à chaussures.

Le seul parent que j'aie jamais connu venait de mourir et j'ai eu de la chance d'avoir Caden. Il a informatisé la comptabilité, mis en place un logiciel de paye et même instauré un planning en ligne pour que les clients puissent réserver des séances avec leur entraîneur. Pendant tout ce temps-là, j'étais en mode survie, en état de choc. Le décès brutal de mon père m'avait coupé les ailes. C'est vrai, je ne sais pas ce que j'aurais fait sans Caden. Je regrette pourtant que les choses ne soient pas restées professionnelles entre nous. C'est arrivé tout seul – il n'a pas eu peur de me montrer qu'il en voulait plus, et moi, enfin, je n'ai pas dit non. Je venais de perdre l'homme qui avait toujours été au centre de mon univers et j'étais dévastée par le vide qu'il laissait dans ma vie. Je pensais, à l'époque, que Caden le comblerait. Je me trompais lourdement.

Cet après-midi, Caden est parti en rendez-vous avec son agent, et, curieusement, les téléphones restent plutôt

silencieux. Ce qui me donne la liberté de dessiner pendant une heure. Quand, soudain, la voix d'un homme me surprend. Totalement absorbée par mon croquis, je sursaute au timbre rauque de sa voix de basse et je manque de tomber de ma chaise. Malheureusement, j'étais assise en tailleur et je me coince une jambe dans l'accoudoir. La chaise se renverse et j'atterris sur le dos, le siège sur moi.

— Ça va aller ? Je ne voulais pas vous effrayer ! s'exclame la voix qui a tout chamboulé.

Une grande main soulève le fauteuil et se tend vers moi pour m'aider. Gênée par ma maladresse, je la saisis malgré tout. De nouveau sur pied, je mets de l'ordre dans ma tenue et je rajuste mon haut, qui s'était relevé lors de cette chute si... féminine. Enfin, je lève les yeux et je vois clairement le visage associé à la voix grave. Devant moi se tient un homme grand, musclé et extraordinairement beau. Entre le fait d'être tombée et celui de découvrir une créature de rêve si près de moi, je suis décontenancée. À mon grand soulagement, je m'aperçois soudain que mes croquis se sont éparpillés partout et je me baisse pour les ramasser. Mais le bel inconnu est également un gentleman : il s'accroupit et m'aide à rassembler les cahiers et les feuilles qui se sont échappées de mon carnet de croquis.

— Je suis désolée, je ne vous avais pas entendu entrer.

Forcément. Je voulais que les clochettes sonnent et elles ne sont plus là. Parce que je les ai détachées dès que Caden est sorti. Je me rends compte qu'elles avaient une utilité et ne se contentaient pas d'alerter Caden de mon arrivée.

Le sublime canon m'adresse un sourire.

— Je ne venais pas d'entrer ; je suis là depuis des heures. J'étais au fond, avec Marco.

— Ah...

— C'est vous qui avez fait ça ? demande-t-il en me rendant mes dessins.

J'opine du chef.

— Tous ?

Il fait un geste vers la demi-douzaine de feuilles ramassées.

Je réitère.

— Ça vous ennuie si je regarde ?

Cette fois-ci, je secoue la tête et il lâche un sourire un peu narquois devant mon incapacité à formuler des réponses verbales. Qu'est-ce qui m'arrive, enfin ! Il suffit d'une petite chute pour me transformer en carpe ?

Tandis qu'il examine tranquillement mes dessins, je l'observe à la dérobée. Il sort de la douche. Ses cheveux d'un blond un peu cendré sont encore humides, coupés assez court, dans un style coiffé décoiffé complètement craquant – dans le genre « Je viens de m'envoyer en l'air ». Je promène mon regard sur la ligne nette de sa mâchoire, d'un côté jusqu'à l'autre. Michel-Ange n'aurait pas pu imaginer profil plus masculin. Incapable de me retenir, je risque un regard plus bas, vers son buste, qui me paraît tout aussi stupéfiant, avec une musculature bien dessinée que l'on devine sous son fin tee-shirt blanc.

Il me faut alors plus de maîtrise que je ne veux l'admettre pour remonter les yeux vers son visage. Ses prunelles bleu pâle me guettent, sous de longs cils noirs et épais. Leur beauté brute me coupe soudain le souffle. Aucun homme n'a le droit d'être irrésistible à ce point – sérieusement, il faudrait un message d'avertissement pour prévenir de son arrivée dans une pièce.

Ses lèvres pleines et parfaites se soulèvent légèrement, révélant qu'il sait parfaitement quel effet il produit sur moi. Et comment pourrait-il l'ignorer ? Existe-t-il une seule femme au monde qui ne serait pas troublée à la simple vue de cet homme magnifique ?